

Michel Brunet, le démystificateur

Alain Duchesneau

Volume 4, Number 4, Winter 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7349ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duchesneau, A. (1989). Michel Brunet, le démystificateur. *Cap-aux-Diamants*, 4(4), 62–62.

Michel Brunet, le démystificateur

«**M.** Michel Brunet est un curieux homme», écrit Jean Genest dans *La Presse* du 14 avril 1961. On a peine à déterminer en lui l'historien ou la «vedette». En fait, «il n'est qu'un fracasseeur de vitre intéressant pour les badauds», le «docteur de nos iconoclastes».

Rockefeller, on le retrouve peu après candidat au doctorat à l'Université Clark, de Worcester, Mass. Après deux ans d'études intensives. Brunet est reçu docteur en histoire; sa thèse porte sur la convention constitutionnelle du Massachusetts de 1853.



Michel Brunet, alors directeur du département d'histoire, en compagnie du chanoine Lionel Groulx et de Roger Gaudry, recteur de l'Université de Montréal, le 3 novembre 1965. (Centre de recherche Lionel Groulx).

À cette époque, de telles déclarations sont fréquentes. François-Albert Angers dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*, Dominique Beaudin, dans l'*Action Nationale*, Arthur R.M. Lower dans le *Queen's Quarterly* et d'autres encore s'entendent pour dénoncer le caractère tranchant et sans nuance de Michel Brunet. Il faut avouer que l'homme méritait bien cette réputation de frondeur. Néanmoins, ce serait une erreur insigne de le juger en dehors du contexte où il a évolué.

Diplômé du Collège Saint-Laurent en 1939, Brunet s'inscrit aussitôt à l'École Normale Jacques-Cartier où il obtient un diplôme supérieur d'enseignement. Engagé comme instituteur à la Commission des écoles catholiques de Montréal, il décide de poursuivre ses études en sciences économiques, politiques et sociales; l'Université de Montréal lui décerne d'ailleurs une licence en 1946. Le nouveau diplômé ne s'arrête pas en si bon chemin. Inscrit à l'Institut d'histoire que vient de fonder Guy Frégault la même année, il se mérite le grade de maître ès arts en 1947. Boursier de la fondation

De retour au pays en juin 1949, il devient professeur d'histoire américaine et européenne à l'Université de Montréal. À ce moment, les historiens de formation se comptent sur le bout des doigts au Québec. Si on exclut Guy Frégault, Marcel Trudel et Maurice Séguin, tous trois professeurs d'université, le monde des chercheurs regroupe uniquement des autodidactes. Parmi ceux-ci, on compte bien sûr des talents exceptionnels, comme le chanoine Lionel Groulx, mais la tentation n'en demeurait pas moins grande, pour des historiens formés aux nouvelles méthodes de l'«école» américaine, de s'imposer avec fracas. Guy Frégault, par exemple, se fit rabrouer à plus d'une reprise à cause de son irrespect envers les aînés dans la profession. Rapidement converti à l'histoire canadienne grâce aux bons soins de son collègue de travail Maurice Séguin (celui-là même dont l'interprétation historique était considérée comme une hérésie), Brunet publie son premier recueil d'articles en 1954: *Canadiens et Canadiens, études sur l'histoire et la pensée des deux Canadas*. Écrit sur un ton parfois rogue, ce petit volume de moins de 200 pages porte des coups sévères à l'élite cana-

dienne-française. Aux historiens, entre autres, Brunet reprochait d'avoir élaboré «une histoire nationale dorée et faussée par l'émotion patriotique»; celle-ci, soutient-il, nuit beaucoup aux générations montantes car elles s'aperçoivent rapidement «que la vie qu'elles sont appelées à vivre ne correspond pas du tout à l'idylle pastorale que les générations précédentes auraient vécu».

Ailleurs dans son ouvrage, Brunet parle des faiblesses, erreurs, tâtonnements et illusions de la pensée canadienne-française. Selon lui, la Conquête serait la grande responsable de cette situation dramatique; elle priva la collectivité canadienne de son groupe social le plus dynamique, la bourgeoisie, laissant libre cours à de «pseudo-dirigeants», en majorité ecclésiastiques, qui rêvaient d'établir une société agraire et pastorale sur les rives du Saint-Laurent.

Malgré la hardiesse de ces propos, *Canadiens et Canadiens* ne soulève pas de contestations majeures. Lionel Groulx, toujours considéré à cette époque comme l'un des chefs de l'élite nationaliste, fait un compte rendu très pondéré de l'ouvrage. À ceux et celles qui, entre autres, s'affolent des opinions défaitistes de Brunet en regard de l'avenir de la nation canadienne-française, il rétorque: «*Alarme gratuite [...] les écoles d'historiens se suivent et ne se ressemblent pas. En face du même fait, et sans que soit violente en rien l'objectivité, deux historiens sont bien incapables de réagir de [la] même façon.*»

Mais cette attitude modérée se mue rapidement en hostilité lorsque Brunet publie, en 1958, son second recueil d'essais, *La présence anglaise et les Canadiens*, qui contient le célèbre article sur «les trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme». C'est ce texte qui met le feu aux poudres. Non seulement les nationalistes traditionnels considèrent-ils que les propos de Brunet caricaturent la réalité, mais en plus ils n'arrivent pas à s'expliquer son attitude hostile. Ils se l'expliquent d'autant moins que, pour eux, selon Dominique Beaudin, cette histoire est «méconnaissable, démoralisante, caricaturale. Elle est une déformation d'allure systématique. Elle tend à nous enlever le reste de fierté que nous avons envers le passé et nos ancêtres. Elle ôte à notre peuple l'une de ses principales raisons de durer. Elle conduit à son insu à l'anglicisation et à l'américanisation».

Cette conclusion est bien sûr sans commune mesure avec le dessein réel de Brunet. Voyant poindre une nouvelle crise de conscience au Canada français, il espère que sa réinterprétation permettra aux jeunes de repenser «aux illusions de leurs devanciers» et, «de se fixer des objectifs réalisables». Mais l'ironie veut qu'à la même époque le leader d'une nouvelle école d'historiens, Fernand Ouellet, l'accuse de reprendre le flambeau de ses prédécesseurs et de vouloir, à son tour, mystifier le passé. ♦

Alain Duchesneau